



***Inhibition, symptôme et angoisse:* du chaos du danger au danger du chaos**

Marcus André Vieira

Inhibition symptôme et angoisse peut sûrement être tenu par un des plus importants ordonnements conceptuels de la métapsychologie freudienne. Dans ce texte Freud approche des sujets essentiels tels la formation du symptôme, le deuil, la névrose, l'automatisme plaisir-déplaisir, voire les rapports entre psychanalyse et philosophie. Il s'agit d'un des derniers travaux de Freud et assurément le dernier en ce qui concerne l'affect. Plusieurs concepts sont repris à la lumière de la deuxième topique et, d'une certaine façon, de ses avancées de *L'Au-delà du principe du plaisir*.¹ D'une conception de l'angoisse liée à la décharge, Freud promeut une conception surtout liée au danger. Il laisse en deuxième plan le facteur économique en faveur d'un discriminant nouveau, marquant une rupture conceptuelle qui s'explicitera dans *ISA*.²

La révolution métapsychologique marquée par l'introduction de la pulsion de mort se manifeste de cette façon, dans le champ de l'affect, comme un renversement dans la théorie de l'angoisse. Freud critique la façon dont il avait jusque là corrélés angoisse et le refoulement. De façon résumée: il perçoit l'inconsistance du fondement de la théorie du symptôme qu'il avait élaboré dans les termes d'une accumulation d'énergie. L'angoisse ne provient pas de la libido accumulée comme il avait affirmé auparavant.³

L'élément qui permettra à Freud de corriger son ancienne théorie, tout en articulant deux origines apparemment incompatibles de l'angoisse, sera le nouvel rôle de la castration. Il sera mis sur scène, dans ce texte, suite à un long examen de l'angoisse et de la formation de symptôme dans la névrose obsessionnelle, dans l'hystérie et dans les phobies et aussi après une reprise du cas du petit Hans et de l'Homme au Loups. Je voudrais ici retracer les pas freudiens dans ses modifications de la théorie de l'angoisse qui ont permis à Lacan de promouvoir la castration comme donnée de structure et non plus comme menace imaginaire. Après tout, affirmation freudienne selon laquelle la castration est le danger qui met en marche le refoulement semble en désaccord avec l'idée lacanienne d'une castration issue du refoulement originaire.

¹ Freud est clair en ce qui concerne la relation entre ce texte et sa deuxième topique: "cette décomposition de la personnalité psychique dans un surmoi, un moi et un ça [...] nous a imposé aussi une nouvelle orientation pour les problèmes de l'angoisse". (S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 116). Il suffit de se souvenir de combien Freud s'appuie dans l'articulation entre la théorie de la pulsion de mort et la deuxième topique dans son examen de la mélancolie, pour constater la profonde liaison, bien que moins explicite, entre ce texte et la théorie de la pulsion de mort.

² "Il contient toute une série de choses nouvelles et importantes. Il rejette et corrige maintes conclusions antérieures, et, d'une manière générale, il n'est pas bon", écrit Freud à Jones. (E. Jones, *Sigmund Freud: Life and work*, vol III, p. 139; cf. também F. Kaltenbeck, "Freud 1894-1925: Deux théories divergentes de l'angoisse", *L'angoisse, perspectives philosophiques, perspectives psychanalytiques*, p. 27-40).

³ Cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951 (9ème éd), p. 24-25.

Hans

Le cas du petit Hans a une importance fondamentale pour comprendre comment Freud arrive à ses nouvelles conceptions. Le garçon essayait de se situer par rapport au sexe et à sa position dans le cadre familial. Il constitue et reconstitue des théories sur la différence sexuelle, sur l'arrivée de ses soeurs, spécialement Anna, la plus proche et la plus enviée et, finalement, sur le refus (*Verleugnung*) de castration. Jusqu'à avant son entrée en analyse, Hans avait construit une solution plus ou moins durable: un montage phobique. Freud démontre que la substitution du 'cheval' par le 'père' lui a permis d'isoler l'objet phobique dans la réalité extérieure le faisant devenir l'objet de la peur. Lacan, surtout dans son quatrième séminaire, nous permet de dévoiler comment Hans avec son analyse a pu construire pour l'angoisse de castration quelque chose au delà de la solution phobique, qu'impliquait l'imaginarisation du cheval, signifiant choisi entre plusieurs sens qui renvoiaient à cette angoisse. Avec l'analyse, le garçon passe à se confronter à une angoisse qui n'est pas seulement angoisse face à quelqu'un, le cheval de la peur, mais une angoisse plus originaire, qui est symbolisée d'une façon nouvelle. La castration gagne ainsi une autre place qui n'est plus celle, imaginaire, d'un danger à éviter dans le monde.

Freud part de la question suivante dans ce texte: quel est ce danger qui terrorise Hans et met en marche le refoulement? Il aurait été simple de choisir la dichotomie: la motion pulsionnelle serait le danger, le refoulement viendrait alors l'écarter en éliminant de la conscience la représentation qui y était associée, en constituant le symptôme. L'important serait alors de reconnaître le teneur de cette motion et alors la dominer ou la conduire à des contenus plus intéressants. Lacan nous l'a montré: la psychanalyse serait alors proche d'une pratique décidément pédagogique et bien éloignée de son expérience clinique, où la représentation prend une valeur fondamentale, maintes fois souligné par Freud lui-même.

Il se passe que Freud se déplace dans un monde non-cartésien, où il serait possible d'affirmer que l'instinct animal, la motion pulsionnelle, est celui qui cause des effets dans l'âme, rationnelle, le moi. Freud refuse de réduire ce danger à un désir naturel, archaïque et interdit, du garçon envers sa mère.

Freud non-cartésien

Dans un premier moment, afin de instaurer un autre genre de rapport cause-à-effet, il prend appui sur l'idée d'une constellation de causes, ensuite il introduira sa tripartition entre les points de vue topique, dynamique et économique dans le même sens. Voyons de quelle façon il s'échappe, dans le texte qui nous intéresse, au cartesianisme simplet de ses élèves .

Au lieu d'opposer le champ pulsionnel au champ des représentations, Freud introduit une idée nouvelle en avançant que la castration désigne un genre spécial de danger. Qu'est-ce que ça signifie? Premièrement, cela indique qu'il faut complexifier les relations de détermination entre le symptôme et ses causes. L'amour envers la mère ne saurait être tenu par le danger responsable du refoulement. Il n'est pas "naturellement" inacceptable mais plutôt *transformé*, d'une certaine façon par le refoulement lui-même, en danger. Le petit garçon n'a pas peur de son amour envers sa mère, au contraire. Il faut une intervention externe, une menace, pour que cet amour devienne un danger interne, obligeant le petit garçon à modifier sa position libidinale.⁴ Ceci dit, que pouvoir possède-t-elle cette menace

⁴ Cf. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 117.

externe? Certainement pas celui d'effacer cet amour ou de le transformer. Il s'agit seulement du pouvoir d'utiliser l'angoisse qui était déjà là afin de rendre cet amour interdit et menaçant. Freud considère que l'angoisse est antérieure à l'amour, à la relation à la mère. Elle est là depuis toujours. La menace de castration, en réalité, transforme cet amour en quelque chose d'interdit du fait de lier l'angoisse aux contenus de cet amour, les faisant tomber sous le refoulement. Dans le cas de Hans le refoulement opère une substitution du cheval par le père et de ce fait deux choses se produisent: l'angoisse sera circonscrite par la représentation phobique devenant ainsi non plus angoisse comme telle mais peur et la castration gagne la forme d'une figure concrète dans le monde, le cheval.

Assimiler la castration au danger qui met en marche le refoulement n'est pas une nouveauté: les choses étaient ainsi présentées dans le cas Hans; dans les textes métapsychologiques de 1915 l'angoisse avait déjà été prise comme une réaction au danger, voire comme un signal. La rupture se situe du côté d'une nouvelle façon d'ordonner les éléments cliniques. Depuis Lacan, en effet, on a pu s'apercevoir que l'insistance de Freud sur la question de la castration ne signifie pas que le plus important serait la présence d'une menace extérieure. Malgré les apparences, l'accent mis par Freud sur la castration comme danger qui met en marche le refoulement, ne met pas en valeur l'idée d'un danger externe originaire. Il se produit plutôt le contraire, puisque la menace concrète, externe, dans le monde, est produite et non pas originaire et causale.

Il s'agit ainsi dans *Inhibition, symptôme et angoisse* d'universaliser la menace au lieu de mettre en valeur son habillage localisé. Ce changement de perspective est radical bien comme le sont aussi ses conséquences. Antérieurement, on pouvait considérer que l'élément primordial de la constitution du sujet était le désir envers la mère. Interdit, ce désir engendrerait l'opération refoulante tout comme la formation du symptôme. L'angoisse serait alors produite en même temps que le symptôme, à partir de la transformation de la libido qui correspond à ce désir. Suite à ce texte, cependant, l'angoisse peut être considérée selon une antériorité logique et, matériellement, comme l'élément qui, articulé à la castration, nourrit le refoulement de son énergie. Du point de vue du désir on passe de la consistance initiale d'un désir signifié, motion pulsionnelle foncièrement menaçante, à un désir vidé, toujours en voie de s'articuler au sens.

Angoisse et réel du trauma

Do côté de l'angoisse il faut remarquer d'abord qu'elle devient presque aussi fondamentale que la castration et, du moins, contemporaine du refoulement. La solution analytique de Hans, par exemple, sera celle de localiser l'angoisse par rapport à sa place de sujet dans la chaîne des générations au lieu de la traiter comme menace externe. Freud récupère quelque chose signalée dans ses premiers écrits, dans lesquels l'angoisse, névrose actuelle, est située presque en dehors du spectre du refoulement. Toute angoisse est réelle, fruit d'un danger externe, il s'agit simplement de situer cet extérieur dans des nouveaux termes. Freud situe l'angoisse maintenant dans une sphère qui impose un genre de rapports plus complexe avec le refoulement. L'angoisse se lie d'une façon plus directe à la chose sexuelle sans se dissocier de l'opération refoulante. Elle est localisée dans ce registre quantitatif, excessif, qui insiste dans l'univers du refoulement, indiquant une dimension en même temps externe et essentiellement interne. L'angoisse, prise à partir de nouvelles relations intérieur-extérieur, va se référer à l'élément qui, en même temps émerge du monde des qualités, l'excède et le déstructure. Voilà l'idée à proprement parler psychanalytique du trauma comme une donnée

de la structure. Le trauma ne s'origine plus de la rencontre avec la sexualité de l'adulte. *Je ne crois plus à ma névrotique*, phrase avec Freud signalait l'abandon de sa théorie de la séduction, est la marque de ce tournant qui ne gagne ses plus précis contours que dans *Inhibition, symptôme et angoisse*.

Freud postule dans ce texte un moment mythique de détresse, de contact sans intermédiaire avec le monde, qui ne peut qu'être vécu sous la forme terrifiante d'un "afflux incontrôlable d'idées". On traduit ainsi l'incapacité de l'enfant de signifier la réalité sans l'intervention de l'Autre maternel. Le trauma n'est plus caractérisé comme un excès occasionnel de tension, comme une disparité entre le monde et la capacité de lecture de l'enfant. Un trauma de ce genre se résoudrait avec une augmentation et un développement des mécanismes d'adaptation responsables par un certain drainage de l'afflux du monde. Au contraire, avec Freud, nous sommes conduits à une conception originale du trauma antérieur à la propre réalisation du monde. Pour mieux delimitier ce nouveau point de vue sur la nature du trauma Freud reprend les formulations de Otto Rank. Selon Rank, le trauma est l'effet de la rencontre de deux entités distinctes, le bébé et le monde. Dans cette perspective, le petit être est conçu comme étant d'emblé doué d'une essence autonome, avec ses caractéristiques particulières. Ces caractéristiques peuvent changer selon l'auteur. Ferenczi, par exemple, conçoit un 'langage de la tendresse', Chomsky, de son côté, croyait à l'existence d'une matrice génétique, une disposition innée pour construire des caractéristiques quelconques. Dans tous les cas, même si l'on considère le conflit entre ses dispositions originaires du bébé et le monde incontournable et inépuisable, le bébé peut entrer en contact avec le monde d'une manière plus ou moins appropriée qui lui permet de acquérir progressivement une lecture efficace de la réalité.

Le mérite de Rank fut de comprendre que la rencontre avec le monde est toujours traumatique. Il ne put, cependant, se rendre compte qu'à partir de Freud on ne peut plus localiser le trauma dans un événement fondamental. La solution pour cet auteur fut de localiser le trauma en un point, d'une certaine manière limite, de l'histoire individuelle. Le trauma de la naissance serait alors le point zéro, inévitable, de toutes les rencontres traumatiques entre l'être et le monde. Rank, donc, ne partage pas de la perspective freudienne dans sa radicalité. Freud a aussi cherché le point zéro de l'histoire subjective mais, surtout après son analyse de l'Homme au loup, il construit une nouvelle articulation entre l'être, le monde, le trauma, à partir de laquelle ils deviennent des éléments constitutifs de la réalité et organisent les expériences de la vie.

Le trauma freudien et l'objet

Ce qui signale la radicalité de la conception freudienne du trauma c'est qu'elle se réfère non pas à la rencontre entre deux entités différentes mais à l'absence de n'importe quelle entité antérieure à la constitution de l'être. Le sujet humain capable de lire le monde et d'y survivre, se constitue seulement comme produit, effet de l'entrée en scène d'une grille de lecture du chaos, ce qui, d'une certaine manière, sépare le bébé de l'afflux sensoriel incontrôlable du réel. En termes spécifiquement freudiens, l'appareil psychique se constitue comme une couche protectrice contre l'excès de stimulations. C'est seulement à partir de cette opération inaugurale qu'il devient possible de lire le chaos et de faire de lui un monde.

C'est la raison par laquelle le trauma est référé à un temps mythique, universel et est caractérisé comme détresse. C'est comme s'il y avait un point entre la naissance et les pleurs qui marquerait un point, supposé et intangible, où l'enfant réagirait au monde comme si se

monde n'existait encore pas. C'est évident, alors, comment le chaos, au lieu de disparaître ou d'être maîtrisé, se maintient comme fond duquel se détache l'ordre de l'univers. C'est clair aussi ce que cette disjonction figure-fond a de construction. Le chaos, ne se contentant pas du rôle de fond imperceptible de la réalité, insiste en dérégler l'ordre dans l'avant-scène. Il est clair aussi que c'est justement cette dérégulation qui anime la scène. Ce point de matérialisation réelle de la jouissance, extime à la réalité, va être nommé par Lacan objet *a*.

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud montre clairement que la naissance ne peut être considérée comme un trauma que si on la prend comme un moment paradigmatique, mythique, où s'inscrivent et le sujet et le monde. Comme on a vu, c'est cette opération qui "produit" le trauma, qui insiste, tendant à se présentifier dans des points déterminés de l'histoire. C'est pour cette raison que Freud refuse tout espoir d'ab-réaction du trauma, fut-il localisé dans la rencontre avec la sexualité de l'adulte ou à la naissance. Aucune ab-réaction peut effacer la perte fondamentale qui est insérée dans la structure puisqu'elle constitue l'appareil psychique. Le chaos initial, donc, ne sera jamais totalement mis de côté, fait clinique qui justifie le concept de castration. Ce concept va marquer une menace de dissolution toujours présente, une fois que le mouvement propre à la pulsion, de mort par excellence, est de retour à ce moment mythique.

Du point de vue de l'appareil psychique, c'est l'angoisse qui fait référence à cette menace de dissolution étant donnée qu'elle reproduit la détresse, la *Hilflosigkeit*. C'est de par cette vinculation au chaos et non pas parce qu'elle serait un genre spécifique de décharge qu'elle est angoisse et non pas peur.

L'angoisse s'articule ainsi au danger. La situation de danger sera toute situation qui introduit cette possibilité de dissolution, mythiquement située dans un moment de détresse fondamentale et infiniment concentrée dans ce point d'irruption du réel dans la scène du monde, l'objet. Freud utilise ici le terme signal pour définir la fonction de l'angoisse tout en disant "Cele ne nous permet pas de voir en profondeur. C'est plus exact de dire que les symptômes sont créés pour éviter une situation de danger [Gefahrsituation] signalée [signalisiert] par le développement de l'angoisse [Angstentwicklung]"⁵.

Au final de notre petit parcours du texte majeure *Inhibition, symptôme et angoisse*, on constate, comment la castration, n'étant plus historiquement localisée, a pu être élevée à la catégorie de donnée de la structure. Nom de l'insistance structurelle de la menace de dissolution, on comprend qu'elle se manifeste aussi de façon localisée, comme danger qui situe le chaos, condensés par l'objet qui met en marche le monde du désir humain avec sa promesse de jouissance.

⁵ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951 (9ème éd), p. 43.